

## Vivre l'interculturalité sans racisme



Pierrette Gagnon, FDLS\*

*On ne sait jamais qui frappe à la porte. On ne sait jamais ce qu'il nous apporte, cet étranger [...]. Il ne faut pas fermer son cœur à l'étranger. [...] Loin de sa maison, loin de sa patrie, il vient vers vous, il est à la merci du cœur, il ne faut pas fermer son cœur à l'étranger.*

(« On ne sait jamais », Gilles Vigneault)



### J'étais l'étrangère...

Y a-t-il pays, peuples plus différents de ce que je connaisse que celui de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, avec ses plus de 800 tribus et langues ?

En 1966, je me suis retrouvée dans ce pays, dans la jungle de la province de l'Ouest, à Boset, un petit village d'environ 600 personnes qui voyaient des femmes blanches pour la première fois. Ces gens n'avaient aucun contact avec le monde extérieur, sauf avec les quelques Australiens, des représentants du gouvernement qui les visitaient une fois l'an, et nous, les missionnaires canadiens, qui avons choisi de nous établir dans ce village en réponse à la demande des villageois.

Même si le racisme semble être de tous les temps et de tous les peuples, je désirais vivre de saines relations avec ces gens qui me semblaient si différents ! La couleur de leur peau, leur origine ethnique ou leurs croyances religieuses ne justifiaient nullement un traitement différent.

Le regard méprisant sur l'autre que l'on croit moindre que soi, que l'on ne connaît pas, est des plus fréquents et presque normal, mais j'étais déterminée à vivre autrement.

### Être accueillie...

On s'approche, on s'examine, on se parle en signes, on essaie de se comprendre avec quelques paroles, en souriant, en riant, avec des regards qui nous rassurent et semblent dire : « Venez, n'ayez pas peur ! » Les Papous sont très amicaux avec nous, ils sont désireux de nous

connaître, de découvrir ce qui nous amène dans leur pays. Ils aiment nous imiter, se moquer de nous... Très vite, ils s'intéressent à la différence, à qui nous sommes, au lieu d'où nous venons, à ce que nous apportons de si étrange, de si nouveau dans leur quotidien routinier. Leur existence se limite à la recherche de nourriture pour la journée. Ils chassent, ils pêchent, ils cueillent de petits fruits, soignent les enfants et les plus vulnérables dans la tribu. La peur de l'esprit des ancêtres et des autres tribus voisines les habite, les menace. Les guerres tribales sont toujours à leur porte, les relations sont tendues entre eux, ils ne se comprennent pas! Il leur semble parfois plus facile de nous accepter, nous les étrangers. Ils craignent leurs voisins et s'en méfient sans cesse. Je sens toutes les attentes de ces gens qui nous ouvrent grand leur cœur et désirent faire partie de ce monde inconnu qu'ils pressentent et qui leur échappe.

Cet accueil inconditionnel me donne l'énergie nécessaire pour faire face à la dure réalité de la solitude, du dépaysement, de l'inquiétude, de l'inconnu qui ne tardera pas à se faire sentir.

## Les accueillir...

Accueillir, c'est une façon de recevoir, c'est une question d'attitudes, de relations. Accueillir les Papous dans ma vie, les laisser entrer dans mon quotidien, c'est accepter de changer plusieurs de mes façons de faire, de m'interroger sur ce que je croyais essentiel. C'est remettre en question ce que je considérais des valeurs à sauvegarder comme la notion de temps, d'efficacité, de travail, de partage, de famille, de bonheur, de la propreté, de la politesse, de la vie et de la mort... de tout!

Accueillir les Papous c'est l'acceptation réciproque de nos différences, la recherche constante de nos similarités, de nos complémentarités, c'est de toujours essayer de comprendre les non-dits, les sous-entendus, les mal-entendus. Tout ce qui est différent de moi. C'est pratiquer le vivre-autrement à chaque instant.

Les accueillir, c'est accepter de m'asseoir dans la maison pour écouter leurs longues histoires, leurs superstitions et les légendes des ancêtres. C'est partager la nourriture qu'ils ont préparée... qui m'est tout à fait inconnue; c'est participer à leurs célébrations, à leurs rituels, à leurs danses, à leurs naissances, à leurs mariages, à leurs funérailles, ...



Célébration traditionnelle de reconnaissance et d'appréciation.

c'est m'intéresser à leurs enfants, visiter leurs aînés, aller en canot, à la pêche, en promenade dans la forêt avec eux. Et par-dessus tout, découvrir leur humanité, leur résilience, leur patience, leur joie de vivre malgré la monotonie et la dureté de leur vie. C'est sortir de mon ignorance pour mieux les connaître.



Pas de fête sans un repas partagé.

## Mes premières années : établir des bases solides

Nous sommes une trentaine de missionnaires, religieux et religieuses canadiens, avec quelques bénévoles laïques australiens, néo-zélandais et européens. Presque tous sont jeunes, enthousiastes, décidés à faire une différence dans la vie des Papous. Réalisions-nous que nos vies allaient aussi être transformées à leur contact et par les expériences que nous vivrions ?

Nous étions 4 ou 5 dans de petits villages atteignables après des heures en canot, à pied ou en petit avion, là où se trouvait une piste d'atterrissage. Nous dépendions les uns des autres, et surtout des Papous, pour tout. Nous avions tout à apprendre d'eux en cette terre inconnue et hostile... et c'était réciproque.

Très rapidement des liens solides se sont tissés et se sont consolidés avec les années. Un Papou me disait, avant mon départ : « Vous êtes comme nous, vous êtes l'une de nous, pourquoi partir ? » Nous avions un double but commun : préparer les Papous à ce qui les attendait dans les années à venir, passer de l'âge de pierre à l'âge de la technologie et, plus tard, à l'âge du numérique, et leur faire découvrir un Dieu aimant qu'ils craignaient sans bien le connaître. Les Papous l'ont reconnu, car ils nous disaient souvent : « Vous nous avez fait passer des ténèbres à la lumière ».

Les talents de tous et chacun étaient nécessaires et indispensables : l'internationalité s'est faite presque naturellement. La mission exigeait de mettre nos connaissances au service de tous, d'apprécier nos différences, de compter sur l'autre pour suppléer à nos limites.

Petit à petit, les besoins se manifestaient, des maisons, des pistes d'atterrissage, des écoles et des dispensaires étaient à bâtir. Les Papous se sont rassemblés avec d'autres villages et tribus pour obtenir la main-d'œuvre requise. Ils furent invités à travailler ensemble, à se connaître davantage, à partager leur terre et leur maison. Quel changement pour eux, quelle ouverture, quelle transformation exigée ! Une langue commune était devenue une nécessité. Ce fut *l'hiri motu* (3<sup>e</sup> langue officielle en Papouasie) pour les adultes, et l'anglais pour les enfants dans les écoles. Les Papous ont eu aussi à quitter leur terre et leurs habitudes pour s'ouvrir à l'autre, s'accepter différents et relever le défi de construire une communauté humaine afin d'unifier un pays si diversifié et divisé par les guerres tribales.

## Une Église locale inculturée

Comme tous les peuples autochtones, les Papous sont naturellement reliés au spirituel, au monde des esprits, bons ou maléfiques. La vie après la mort n'est jamais mise en doute. On ne lutte pas pour vivre quand le temps est venu : on va rejoindre les ancêtres. Les rituels sont importants, différents d'une tribu à l'autre, mais toujours signifiants et en lien avec les éléments de la nature, le feu, l'eau, la terre, le vent.

À cause de Vatican II, le souci de bâtir une Église locale fut toujours le fil conducteur de toute notre formation et de nos activités pastorales. « NOUS SOMMES L'ÉGLISE » est devenu notre programme, notre motivation, le cri de ralliement dans toutes nos rencontres. Plus on s'approchait des Papous, plus la confiance grandissait, plus ils comprenaient ce que signifiait devenir chrétiens, plus ils étaient capables de partager leurs histoires, leurs rituels, leurs croyances et de les intégrer dans la liturgie et les célébrations religieuses. Leur participation était de première importance dans toutes les décisions.

Le nombre des missionnaires de toutes les nationalités augmente, venant de l'Inde, des Philippines, de l'Indonésie... Ensemble, nous relepons le défi de continuer à vivre dans l'accueil et l'ouverture à l'autre. L'exemple de notre évêque, qui a pour devise : « L'Unité dans la Diversité » et son plan diocésain de pastorale entraînent chacun et chacune sur le chemin tracé par les pionniers et pionnières. Pour eux aussi, l'accueil et l'acceptation inconditionnelle de l'autre sont incontournables.



Un évêque acculturé dans une Église locale.

## Des communautés religieuses interculturelles

Mes premières années de vie en communauté furent vécues uniquement avec des sœurs canadiennes. La mission nous unissait, la diversité de nos compétences nous aidait à répondre aux multiples besoins en éducation, en soins médicaux, en travail social auprès des femmes, des jeunes et des personnes en situation de handicap, en pastorale, en formation des catéchistes et dans tous les services internes qui exigeaient beaucoup de compétence et de créativité.



Partie de ballon-volant assis, entre un groupe de jeunes paraplé-giques à la suite de poliomyélite.

Dès les années 70, les besoins en personnel se faisant plus pressants, des religieuses de différents pays et de différentes congrégations se joignent à nous, venant de Grande-Bretagne, des États-Unis, de Madagascar, du Malawi, du Congo, de l'Inde, des Philippines, de l'Australie... et en l'an 2000, des sœurs papoues. Nos habitudes de Canadiennes françaises furent bouleversées. En communauté, nous parlions souvent dans notre langue. Nous nous connaissons bien, nous nous comprenions et nous complétions. Et voilà que l'étrangère s'introduisait dans notre intimité! Nous étions toutes d'accord, mais il nous fallait nous ouvrir à la différence, consentir à l'ouverture à l'autre, aux changements que cela impliquait dans notre vécu quotidien. Accepter les questionnements sur ce que nous prenions pour acquis, adapter certains comportements et méthodes de travail, partager les tâches, accueillir l'inconnu et nous apprivoiser mutuellement avec bienveillance et confiance devenaient essentiel.

Le service de la mission commune, notre passion pour l'édification et le soutien de l'Église locale contribuèrent au succès de notre vivre-ensemble et de notre unité en communauté internationale.



Communauté Internationale des Filles de la Sagesse en Papouasie.



Personnel du Centre pour l'éducation spécialisée à Kiunga.

## Un pays qui change à grande vitesse

Un gigantesque projet minier est lancé dans notre province dans les années 1980. Les multinationales s'installent et amènent des centaines de travailleurs étrangers; des Papous arrivent de tous les coins du pays pour trouver du travail. Allons-nous tomber dans un régime de domination, d'exploitation, du plus riche, du meilleur, du plus instruit? Tous s'en inquiètent.

Avec une capacité d'adaptation exceptionnelle, un désir et une volonté déterminée de faire partie de ce monde nouveau qui s'impose à eux et auquel ils ne peuvent échapper, les Papous réclament leur dû.

Ils se font entendre et continuent de lutter pour l'inclusion, pour le respect de leur différence, pour être partie prenante dans ces grands projets. Voici leur vécu bousculé, déstabilisé... on les fait entrer trop tôt, trop vite, dans un monde qui leur est totalement inconnu.

Est-ce une autre forme de colonialisme, de domination qui s'installe, contre laquelle nous luttons avec eux, mais qui nous dépasse et face à laquelle nous sommes quasi impuissants et presque toujours perdants? Plusieurs Papous ont acquis des diplômes universitaires, ils occupent des postes de directeurs dans tous les secteurs de la société, gouvernent leur pays à tous les échelons. Comment pourront-ils garder la place qui leur revient, entourés des grandes puissances comme la Chine, l'Indonésie, l'Australie, le Japon...?

Aujourd'hui, des gens de toutes les nations sont présents dans tous les coins du pays. L'interculturalité est-elle vraiment vécue pour autant? Les Papous, si fiers de leur pays le nomment, avec raison, «**Paradis, terre de l'inattendu**»! Ils ont un long combat devant eux pour s'assurer que leurs enfants puissent bénéficier du soi-disant développement dans la justice, la réciprocité, l'altérité, le respect, la prospérité pour tous.

La Papouasie-Nouvelle-Guinée s'affirme fièrement comme un pays chrétien. Les religions sont omniprésentes. De grands défis à relever se présentent: s'ouvrir aux autres Églises pour travailler ensemble, témoigner de l'universalité de l'Église et manifester l'amour inconditionnel de Dieu pour l'humanité entière sans discrimination.

Les Papous m'ont appris cette chose: «On n'est jamais si riche que lorsque l'on n'a plus rien à recevoir de l'autre et l'on n'est jamais trop pauvre pour n'avoir rien à offrir à l'autre». Encore faut-il savoir **ACCUEILLIR!**

*En reconnaissance aux Papous pour mes 50 années extraordinaires vécues avec eux, dans ce «**Paradis: terre de l'inattendu**»! ❖*

**pgagnon218@gmail.com**

---

\* Sr Pierrette Gagnon, Filles de la Sagesse, enseignante, missionnaire en Papouasie-Nouvelle-Guinée pendant 50 ans entrecoupés par 6 ans à Rome comme Conseillère générale de sa Congrégation. Elle a œuvré d'abord dans l'enseignement, puis comme agente de liaison entre le gouvernement et le diocèse pour les écoles catholiques de la province. Elle a ensuite fait du travail social et pastoral auprès de populations très éloignées sur des îles dispersées dans le Golfe de Papouasie. Elle a travaillé dans 3 centres pour personnes en situation de handicap pendant 16 ans et fut la secrétaire de l'évêque durant ses deux dernières années en Papouasie.